



Contrastes et l'écriture inclusive

Cela ne vous aura pas échappé : depuis quelque temps, le magazine semble hésiter à adopter l'une ou l'autre forme d'écriture inclusive, au gré des rédactrices et des rédacteurs. Ce numéro est une excellente occasion de clarifier les choses. Désormais, nous n'utiliserons plus de nouveaux mots contractés et nous ne systématiserons pas le point médian. Nous privilégierons les dédoublements autant que possible. Il ne s'agit pas d'un choix définitif, mais d'un non-choix, par défaut, car si le débat est vivace parmi nos lectrices et nos lecteurs, il n'a encore jamais été mené dans les instances de notre mouvement. En attendant, nous restons attentifs aux arguments qui se font entendre et aux pratiques autour de nous.

Ont collaboré à ce numéro :

Claudia Benedetto, Ariane Couvreur,
Adrienne Demaret, Guillaume Lohest,
Charlotte Renouprez

Rédacteur en chef :

Guillaume Lohest

Crédits photos :

Canva, Freepik, Wikimedia Commons, Flickr

Graphisme & mise en page : Magali Lequeux

Éditeur responsable :

Charlotte Renouprez,
rue du Lombard 8 | 5000 Namur
Tél : 081/73.40.86
secretariat@equipespopulaires.be

ÉDITO

Un sujet inabordable

Ces vingt pages sont à prendre pour ce qu'elles sont : une tentative. Nous avons voulu essayer d'entrer dans le sujet autrement que par les deux grandes portes qui se présentaient à nous, celle du *pour* et celle du *contre*. Mais quel sujet ? À peine cherche-t-on à le nommer qu'on est déjà sommé de faire un choix. Wokisme ou antiwokisme ? Nous n'avons pas tranché, nous parlons des deux en même temps car ils apparaissent toujours ensemble, comme une polémique binaire et caricaturale.

Il est sans doute impossible de parler de wokisme et d'antiwokisme sans courir le risque d'être accusé de soutenir un « camp ». Il suffira d'avoir utilisé tel mot plutôt que tel autre, d'une phrase de travers, d'une citation maladroite, et feu ! les snipers décocheront leur verdict implacable : « les Équipes Populaires sont ceci ! » ; « les Équipes Populaires sont cela ! ».

Loin de ces deux étiquettes remplies de contradictions et de simplifications, nous sommes juste un mouvement perméable aux tempêtes sociétales, militantes, médiatiques. Un mouvement qui cherche à comprendre et à jouer un rôle constructif vers davantage de démocratie, de justice sociale, d'égalité et de solidarité.

Comprendre, d'abord. Les deux premiers articles de ce numéro essaient de décrire, avec sincérité et sérénité, dans quels contextes les mots woke et wokisme sont apparus, quelles pratiques ou discours leur sont associés, pourquoi cela fait réagir. Dans l'interview, Martin Deleixhe approche de manière serrée le phénomène de l'antiwokisme.

Les deux derniers articles cherchent à déplacer le regard pour voir autre chose que les deux « camps » qui font le plus de bruit. Ce qu'il y a entre les deux : un écart, un fossé dans lequel se trouvent un très grand nombre de personnes sans doute désorientées, éloignées de ces débats. Ce qu'il y a en-dessous aussi. Pourquoi certaines luttes sont devenues plus radicales. Pourquoi certains discours radicaux créent une déchirure si vive.

Nous ne sommes donc entrés par aucune des deux grandes portes. Nous avons observé depuis un lieu reculé. Nous avons poussé des petites portes de côté et la porte du bas, pour entrer finalement dans le sujet par en-dessous. Maintenant nous sommes dedans, parmi les mots et les gens (plus ou moins wokistes, plus ou moins antiwokistes, plus ou moins ni l'un ni l'autre) et nous avons un rôle à jouer. Au niveau des finalités, notre choix est sans appel, nous voulons l'égalité et la justice sociale. Au niveau du chemin, notre engagement est aussi clair : notre méthode à nous, c'est l'éducation populaire, qui passe par les gens. Qu'il y ait débat, qu'il y ait conflit, pas de problème. Mais nous ne sacrifierons jamais les personnes aux idées. Notre rôle reste à inventer. Vers l'égalité et la justice sociale, mais avec tous ceux qui sont au milieu du fossé.

Guillaume Lohest

WOKE, WOKISME, UN MOT QUI DÉCHAÎNE

Par Ariane Couvreur



Wokisme : ce mot a déjà dû vous percuter l'oreille. En effet, depuis quelques années, il s'est répandu comme une traînée de poudre pour devenir le mot le plus recherché de l'année 2023 sur Le Petit Robert en ligne. D'où vient ce mot, et surtout que veut-il dire ? Tentative de décryptage avec le plus grand recul possible !

Le terme apparaît pour la première fois dans l'édition 2023 de nos dictionnaires. D'après *Le Larousse*, c'est une « idéologie centrée sur les questions d'égalité, de justice et de défense des minorités ». *Le Petit Robert* le définit comme un « courant de pensée d'origine américaine qui dénonce les injustices et discriminations subies par les minorités ». Le wokisme serait donc centré sur les droits des minorités et les questions d'(in)justices, mais il n'y a pas unanimité sur sa perception. Pour *Le Petit Robert*, ce mot est « souvent péjoratif » car la manière de dénoncer est « parfois intransigente ». *Le Larousse* dit simplement que le wokisme est « parfois perçu » comme portant atteinte à l'universalisme, c'est-à-dire au principe que tous les êtres humains sont égaux. Nous reviendrons sur cet aspect plus loin, après un petit détour historique.

APPARITION DE « WOKE »

Le mot vient des États-Unis, plus particulièrement de l'argot afro-américain « woke ». C'est le participe passé du verbe « to wake » : réveiller. Woke pourrait se traduire par « éveillé ». Mais éveillé à quoi ? Pour le comprendre, il faut remonter au contexte historique de la lutte pour le droit des Noirs américains. Selon certains spécialistes, le terme « wide awake » (bien éveillé) est déjà utilisé par les anti-esclavagistes du XIX^e siècle. On le retrouve également dans une chanson protestataire de 1938, sous l'injonction « stay woke ». L'historien Pap Ndiaye, spécialiste de l'histoire sociale des États-

Unis, relève également son occurrence dans un discours de Martin Luther King en juin 1965¹ à l'université d'Oberlin (Ohio), lors duquel il a exhorté les jeunes Américains à « rester éveillés » et à être une génération engagée. Ce mot semble ensuite disparaître des radars jusqu'en 2008 où il est repris par Erykah Badu dans son titre « Master Teacher ». La chanteuse américaine y prononce pas moins de 44 fois « I stay woke » (je reste éveillée)². Si l'expression n'est pas encore associée aux luttes raciales, elle dit en substance à la jeunesse américaine de rester vigilante, de ne pas être anesthésiée. Le terme « woke » fait *de facto* son entrée dans la culture populaire.

C'est avec le mouvement *Black Lives Matter* (Les vies noires comptent) qu'il va devenir mondialement connu. Suite aux meurtres de plusieurs hommes afro-américains par des policiers, une grande vague de protestations contre les violences policières secoue les États-Unis à partir de 2013-2014. Le mouvement fait émerger une nouvelle génération de militants, plus présents sur les réseaux sociaux, qui dénoncent un racisme systémique, c'est-à-dire un racisme ancré dans la société qui provoque des discriminations envers les personnes dites racisées à différents niveaux (justice, emploi, logement, santé, etc.). Ces militants appellent les citoyens à être « éveillés » contre l'oppression subie par la population noire aux États-Unis. Un documentaire de 2016, « Stay Woke : The Black Lives Matter Movement » (Restez éveillés : le mouvement « Black Lives Matter ») associe de manière durable le terme avec les luttes antiracistes.

Quand il arrive dans le monde francophone, à l'aube des années 2020, le sens du mot « woke » s'est étendu. Les militants ne l'utilisent plus uniquement pour désigner la vigilance face aux injustices raciales mais aussi pour dénoncer les discriminations subies par d'autres minorités (ethniques, religieuses, sexuelles...). Outre l'antiracisme, le wokisme est associé notamment à la cause féministe, LGBTQIA+, ou encore à la cause écologiste.

-ISME : DU CÔTÉ DES DÉTRACTEURS

Rester éveillé, vigilant face aux injustices est un objectif louable, inattaquable. Pourtant, on le sait, les luttes associées au mot « woke » sont loin de faire l'unanimité. Indispensable pour certains, menace contre la démocratie ou la cohésion sociale pour d'autres, la défense des droits des minorités bouscule et interroge nos représentations de la société.

« Wokisme » est d'abord et surtout un mot utilisé par les détracteurs de ces combats en faveur des minorités. Selon leurs adversaires, les « wokistes » veraient des injustices partout. Georges-Louis Bouchez parle de « *militantisme de minorités bruyantes qui créent des polémiques avec tout et n'importe quoi*³ ».

Le wokisme serait dangereux pour la liberté d'expression « *car désormais, il n'est plus question de penser le monde, mais de ne choquer aucune sensibilité considérée comme opprimée*⁴ ». Le wokisme provoquerait une situation où « on ne peut plus rien dire » : on s'autocensure, voire on est exclu de l'espace public au moindre propos considéré comme offensant à l'égard des minorités. C'est ce que certains appellent la « culture de l'effacement ». Une journaliste infiltrée dans les milieux woke parle de « diktat de la bienpensance⁵ ». D'autres, d'une « démonstration ostentatoire de sa vertu⁶ ». Par conséquent, les personnes considérées comme ayant des privilèges (blancs, hétérosexuels, hommes) seraient culpabilisées à outrance. Nadia Geerts dénonce dans un livre récent la « tyrannie victimaire ». Pour l'essayiste belge, proche du *Centre Jean Gol*, « *le nombre des victimes de « micro-agressions » ne cesse de croître, en même temps que celui des activistes professionnels venant à leur secours dans les institutions et les entreprises, à des fins lucratives*⁷ ». L'ancien ministre français de l'Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer, va encore plus loin quand

il accuse les mouvements woke d'être « *une vague déstabilisatrice pour la civilisation* », et ce jusque dans les sphères académiques et les universités. Afin de réagir vigoureusement, il a d'ailleurs soutenu la tenue d'un colloque consacré à l'antiwokisme en janvier 2022⁸.

La dénonciation du wokisme comme prétendue idéologie vient donc principalement de la droite ou de l'extrême droite. Mais des voix critiques s'élèvent aussi à gauche ou parmi des analystes plus modérés. Ainsi, sans le nommer comme tel – il parle lui d'obsession identitaire – le politologue américain Yascha Mounk y voit une menace pour la liberté d'expression, un risque de segmenter la société en catégorisant les gens selon leur couleur de peau, leur genre, leur classe sociale ou leur orientation sexuelle⁹.

QUELS TRAITS COMMUNS, POUR QUELS EFFETS ?

Le terme « wokisme » est donc surtout utilisé dans un sens péjoratif, par ceux qui s'inquiètent, s'interrogent ou paniquent face à la radicalité de certaines luttes. Mais y a-t-il une réelle cohérence « woke » de ces diverses luttes, revendiquée par leurs militants ? Pour Nathalie Grandjean, philosophe à l'Université de Namur, la réponse est plutôt non : c'est selon elle surtout une polémique, une « panique morale » exacerbée par les conservateurs, face aux différents changements à l'œuvre dans la société¹⁰. Alain Policar, politiste, abonde en ce sens quand il relève que « *le procès du wokisme permet en réalité de disqualifier les minorités dans leurs revendications* » en évitant de parler du caractère systémique des injustices¹¹. L'historien américain Michael C. Behrent, de son côté, attire l'attention sur une certaine efficacité des moments de radicalité à l'excès : « *dans la lutte pour l'égalité raciale, la modération, les valeurs libérales et le respect des droits individuels n'ont pas toujours fait avan-*

cer la cause¹² ». Vincent de Coorebyter, professeur en philosophie politique, relève tout de même un ensemble identifiable mais pas une idéologie : il faudrait davantage parler de « sensibilités » ou de « pratiques » rassemblant des personnes, souvent issues de la jeune génération, qui veulent déconstruire le système social car il est basé sur des croyances/pratiques arbitraires, dominatrices et discriminantes, et ce de manière consciente ou non¹³. En tant que telle, l'idéologie woke n'existerait que dans l'esprit de ses adversaires, mais vu de loin,

on peut avoir l'impression d'une sorte de « nébuleuse » wokiste – et cette impression, au minimum, fait partie du réel.

Le terme « wokisme » est ainsi particulièrement révélateur : il cristallise de nombreux désaccords présents au sein de la société actuelle. Même si le débat est virulent et souvent inconfortable, il a le mérite de montrer que les choses ne sont pas si évidentes qu'elles pourraient en avoir l'air. Excès, voire délire pour les uns, luttes essentielles pour les autres, deux à la fois pour certaines voix pru-

dentés : la polémique « wokiste » met à nu des enjeux aigus de nos sociétés contemporaines à l'heure où les réseaux sociaux permettent à des voix toujours plus nombreuses de s'exprimer. Le débat prend très souvent la forme d'un « déchaînement ». Dans les deux sens du terme. On touche à des dimensions intimes et émotionnelles, à des normes et à des structures sociétales très profondes. Les chaînes des uns ne sont pas les chaînes des autres : s'en libérer entraîne des rapports de force, d'opposition, de contradiction. Un débat parfois douloureux mais nécessaire. □



1. Maad, A., « Qu'est-ce que la pensée woke ? », dans *Le Monde*, 2021.
2. Bourgeois, M.-P., « Qu'est-ce que le wokisme et pourquoi fait-il polémique ? » sur *BFMTV*, 2021.
3. *Septante minutes avec Georges-Louis Bouchez*, vidéo Youtube, 2022.
4. Centre Jean Gol, *Le wokisme, ce nouveau totalitarisme dont on ne peut prononcer le nom*, 2023, p. 3.
5. V. G., *Un an chez les wokes*, dans *La Dépêche*, 2024.
6. Nagle, A., *Kill All Normies : Online Culture Wars from 4Chan and Tumblr to Trump and The Alt-Right*, 2017.
7. Taguieff, P.-A., *Le wokisme, une bêtise enrubannée ou la folie dissimulée ?* dans *l'Observatoire des idéologies identitaires*.
8. Le Nevé, S., *Le « wokisme » sur le banc des accusés lors d'un colloque à la Sorbonne* dans *Le Monde*, 2022.
9. Seker, E., *Entre le wokisme et le populisme de droite, la majorité des gens choisira le populisme* dans *RTBF actus*, 2023.
10. Ibidem
11. Policar, A., *Le « wokisme » n'existe pas* dans *AOC media*, 2024.
12. Behrent, M., *Réflexions sur la question woke* dans *l'Esprit*, 2021.
13. Ruysen, A., *Le wokisme existe-t-il ?* dans *RTBF actus*, 2023.

Par Claudia Benedetto

DES PRATIQUES
QUI CRISPENT

Écriture inclusive, « non-mixité », « cancel culture », « privilège blanc »... Que signifient ces notions, souvent rangées ensemble sous l'étiquette « woke » ? Elles semblent avoir le pouvoir de heurter les consciences en profondeur. Pourquoi ? Est-il possible de porter un regard à la fois compréhensif sur les objectifs profonds de ces pratiques, et critique sur certains de leurs effets ? Dézoomer pour s'éloigner, ne pas rester à fleur de peau : cela vaut la peine d'essayer.



L'écriture inclusive consiste à traduire dans la grammaire et dans les mots l'existence de l'entière diversité du genre humain, à savoir les hommes, les femmes ainsi que les non-binaires, c'est-à-dire celles et ceux qui ne se reconnaissent pas dans un genre une fois pour toutes. Les arguments de ses partisans sont multiples. De manière générale, l'écriture inclusive permettrait de « coller » à l'évolution des mentalités : une langue étant vivante, elle ne reste jamais figée dans le temps¹. On ne s'exprime pas de la même manière qu'au Moyen Âge.

On entend souvent dire, y compris dans le camp progressiste, que ce n'est pas un vrai combat féministe, que ce n'est pas l'écriture inclusive qui va changer les droits des femmes et autres catégories dominées. Pourtant, en linguistique, on affirme de-

puis longtemps déjà que les mots influent sur le réel, ils le matérialisent. Autrement dit, si tous les genres sont représentés dans les mots que j'écris ou prononce, ils seront visibles et donc valorisés. Sur le terrain du changement des mentalités, les mots ont donc toute leur importance.

L'écriture inclusive n'est pas obligatoire, chacun est libre de l'utiliser ou pas. Parmi les arguments de ses opposants, on retrouve la difficulté à lire l'écriture inclusive, notamment pour les dyslexiques ou les malvoyants. Comme il n'y a pas de règles officielles, chacun opte pour une forme différente, plus ou moins marquée, plus ou moins cohérente : usage du point médian, du trait d'union, de la parenthèse, du slash. « On peut aussi chercher des tournures neutres, par exemple parler de « droits humains » au lieu des « droits de l'homme », ou encore employer des néologismes, tels que « iels » pour englober « ils » et « elles », ou « celleux » pour regrouper « celles » et « ceux » dans un groupe mixte². »

Si les objectifs d'inclusion sont bien réels, on peut s'interroger sur l'effet auprès des personnes culturellement moins favorisées. L'écriture inclusive ne risque-t-elle pas de les éloigner du combat à mener pour l'accès aux droits ? Ne provoque-t-elle pas, dans certains cas, un écart culturel encore plus infranchissable qu'il ne l'est déjà ? Alors que ses promoteurs visent une libération à travers le langage, l'écriture inclusive est-elle vraiment vécue comme cela par les personnes pour lesquelles la culture écrite est, en soi, un obstacle ? Les multiples crispations laissent en tout cas penser que le langage n'est décidément jamais neutre. Mener un réel débat sur l'écriture inclusive est donc nécessaire.

La non-mixité choisie, quant à elle, consiste à décider d'emblée qu'une activité est réservée à un groupe social considéré comme discriminé (par exemple : les femmes, les personnes non blanches ou les minorités de genre). Certains sont mal à l'aise ou même inquiets face à ce type de rassemblement. Ils l'interprètent comme une exclusion : les hommes, ou les blancs, se sentent rejetés. Cette non-mixité choisie s'accompagne en effet d'une posture plus ou moins radicale. Certains discours militants peuvent sembler sous-entendre que tous les hommes, que tous les blancs sont des oppresseurs. On entend donc à ce sujet énormément de critiques, venant de milieu de droite et d'extrême droite, mais aussi beaucoup de la gauche. Le cœur de ces critiques de gauche repose sur une certaine vision de l'universalisme : l'idée qu'il faut rassembler, lutter ensemble, dépasser les identités plutôt que s'y enfermer.

Mais est-ce le but poursuivi ? Les défenseurs des rassemblements en non-mixité, eux, insistent moins sur des valeurs théoriques que sur des nécessités concrètes. La non-mixité permet ainsi « *la mise en commun et le partage de paroles et d'expériences de femmes et/ou minorités de genre. La non-mixité représente un moyen de (re)construction de soi à travers la prise de parole et l'échange³* ». Certaines femmes qui ont besoin de témoigner de violences subies ne le feraient pas en présence d'hommes, ou cela rendrait la démarche plus difficile encore. La question du temps de parole spontané est aussi avancée. Il est statistiquement montré, par exemple, que les femmes ont tendance à moins prendre la parole publiquement que les hommes, ce qui occasionne une inégalité de représentation dans les débats publics. Organiser des espaces dévolus uniquement aux femmes ou aux minorités leur permettrait de se réapproprier l'exercice périlleux de la prise de parole, de réfléchir et de construire leurs idées, d'être renforcées dans leur légitimité, de regagner en assurance. La non-mixité est vécue comme un outil de lutte et d'émancipation face aux inégalités et violences subies dans notre société. Des individus qui vivent une même sorte d'oppression échangent sur un vécu commun sans autocensure et dans un climat bienveillant puisque occupé par des personnes qui se comprennent. « *Mixité ne veut pas dire égalité et aujourd'hui, nous sommes dans une société mixte et inégalitaire. La mixité masque même bien souvent les situations inégales entre hommes et femmes. Nous souhaitons que la société de demain reflète nos aspirations ! Et, sans des espaces en non-mixité tels que ceux qu'offre Vie Féminine, nos aspirations ne seront pas suffisamment prises en compte⁴*. »

La cancel culture (culture de l'annulation ou de l'effacement) inquiète dans tous les camps, y compris celui des progressistes. De quoi parle-t-on ? De certaines luttes pour faire sortir de l'espace public des œuvres ou des voix qui légitiment une oppression. Par exemple, des militants antiracistes ou décoloniaux estiment qu'il est inacceptable que des statues qui glorifient Léopold II soient visibles sur l'espace public, étant donné la longue domination coloniale belge sur le Congo, liée intimement à l'image de ce Roi : ils demandent qu'on retire ces statues. Certains acteurs privés anticipent les critiques : la firme Disney a déclaré récemment qu'elle modifierait son attraction *Peter Pan*, accusée de véhiculer des stéréotypes racistes au sujet des Amérindiens ; le géant Mickey veut montrer son ouverture envers les minorités et son souci de l'inclusivité, notamment en insérant des avertissements dans ses anciens dessins animés pour rappeler que les stéréotypes de genre ou de race sont liés à une époque et sont évidemment dépassés aujourd'hui. Sur la plateforme Disney +, on peut lire : « *Cette œuvre comprend des représentations datées et/ou un traitement négatif des personnes ou des cultures. Ces stéréotypes étaient déplacés à l'époque et ils le sont encore aujourd'hui* ». Les déboulonnages de statues, la modification ou le retrait d'œuvres culturelles passées fait réagir négativement de nombreuses personnes, sans doute troublées parce que cela touche parfois à des attachements profonds (les dessins animés, Tintin, le Square de mon enfance, etc.).



La tortue de la Citadelle de Namur



Peut-être avez-vous déjà remarqué cette tortue dorée (intitulée *Searching for utopia*), œuvre de l'artiste belge Jan Fabre, exposée en haut de la Citadelle de Namur. Celle-ci a fait polémique parce que l'artiste en question a été condamné pour des faits de mœurs après que son œuvre ait été posée en haut de la Citadelle. Où s'arrête la liberté d'expression et où commence le respect de toutes et tous ? « *On la voit de partout, pour les victimes d'agressions sexuelles, ce n'est pas juste. L'œuvre pourrait être déplacée ailleurs, par exemple dans un musée, cela se discute. Mais à cet endroit, non. Rappelons aussi que Jan Fabre s'est représenté sur la tortue, ce qui complique la dissociation* » expliquait à la RTBF⁵ une membre du collectif féministe namurois *Badass*. Finalement les autorités n'ont pas déplacé la statue, mais elles y ont associé un panneau précisant « La ville de Namur condamne les violences de genre » (voir ci-contre). L'accompagnement des œuvres par un message, une reconnaissance des autorités publiques, n'est-elle pas une solution bienvenue ? Car supprimer des œuvres, quelles qu'elles soient, pourrait entraîner un effet pervers, celui de nous conduire à une sorte d'amnésie. En restant visibles, les traces du racisme, du sexisme qui traversent les œuvres nous rappellent combien notre société a été et est encore inégalitaire. Ces œuvres sont en quelque sorte des preuves à charge de notre société, qui peine à être réellement égalitaire, pour autant qu'elles s'accompagnent d'une explication⁶.

Il y a toutefois différents degrés dans ce qui est appelé « cancel culture » : ceux qui souhaitent qu'on révisé des œuvres, ceux qui iraient jusqu'à effacer toute trace de leur existence. Il y a aussi ceux qui souhaitent qu'on remette les œuvres dans leur contexte, qu'on les accompagne d'un texte qui explicite le sexisme ou le racisme véhiculés par telle ou telle réalisation, qu'on rappelle qui est l'auteur, le contexte historique dans lequel elle s'inscrit, etc. Il ne s'agit alors ni d'effacer ni d'excuser, mais de reconnaître le caractère problématique lié à une œuvre ou à un personnage historique.

La crispation est très aiguë autour du vocabulaire antiraciste. Le concept de « **privilège blanc** » vise à faire percevoir qu'en tant que blanc, on jouit (sans en être conscient) d'une multitude de facilités dans la société. Notamment le fait de ne jamais être contrôlé ou discriminé au faciès, « *d'avoir des avantages qu'on n'a pas gagnés par ses efforts personnels mais dont on a hérité et qui nous mettent dans une position de domination*⁷ ». Ce vocabulaire nouveau, décrit comme « wokiste », a pour objectif de modifier la façon dont on perçoit ce qu'est le racisme, comment il est profondément installé dans la société. Mais cela heurte. Le mot « privilège » fait débat. Pour certains, l'utilisation politique de ce concept a pour conséquence « *de schématiser la réalité et de la rendre binaire, c'est-à-dire induire que tous les blancs sont privilégiés sans nuance, sans intégrer la question de la classe sociale ou du contexte (les USA ce n'est pas la même histoire que la France)*⁸ ».

La notion de « **personne racisée** » cherche à montrer que c'est de l'extérieur qu'une personne est considérée comme non blanche, qu'elle subit une catégorisation avant tout. Quand vous êtes rejeté, quand on vous fait sans cesse ressentir que votre présence en Belgique est une anomalie, vous avez besoin de reconnaissance. Vous avez besoin de nommer précisément la violence que vous subissez pour qu'elle soit reconnue mais aussi condamnée, c'est-à-dire pour qu'il y ait réparation.



MALAISE FACE À LA RADICALITÉ ET À L'IDENTITÉ

Les crispations autour de ces pratiques associées au « wokisme » semblent avant tout liées à un choc sur les mots ou sur les méthodes utilisées. Dans le même ordre d'idées, beaucoup de gens ne comprennent pas pourquoi des militants écologistes aspergent de peinture des œuvres d'art ou qu'ils bloquent des autoroutes. Certains diront qu'ils se trompent de cible, que c'est trop violent. Il est vrai qu'on peut se demander si, au final, la manière de faire passer le message n'irrite pas plus qu'elle ne convainc. C'est une question de perspective, on pourrait dire aussi que, vu l'urgence de la crise climatique, il faut rapidement que les consciences s'éveillent et surtout que les gens agissent et que dans ce monde où le buzz trouve plus écho qu'un débat, des actions choquantes trouveront plus de résonance. De manière générale, ce qui apparemment ne fonctionne pas, c'est de s'ériger en donneur de leçons, de décider une fois pour toutes de ce qu'est un bon militant ou un bon citoyen, de finalement reproduire ce qu'on dénonce dans le système et devenir une sorte de police de la morale⁹.

D'autres réactions d'opposition semblent toucher à ce qu'on se représente comme l'universalisme d'une part et l'identitaire de l'autre. La crainte étant que des groupes menaceraient la cohésion de la société par des revendications perçues comme identitaires. Le besoin d'accoler des étiquettes sur ses préférences sexuelles est quelque chose qui peut être difficile à comprendre, encore plus quand il y a un tel niveau de détail : le sigle LGBTQIA+¹⁰ peut agacer, y compris chez les personnes directement concernées. On peut s'interroger sur ce besoin viscéral de scander, de brandir une « fierté d'être ». Mais si on regarde de près l'histoire de la conquête des droits LGBT notamment aux USA, on peut voir que les étiquettes ont été nécessaires pour les conquérir, notamment dans les soins qui étaient proposés aux victimes du SIDA dans les années 80.

Montrer toute la réalité, toute la spécificité de la domination qu'on subit, cela conduit nécessairement à insister sur ses différences ; de là, le reproche d'une posture identitaire. Par ailleurs, la volonté d'aller jusqu'au bout du combat entraîne des pratiques et des actions radicales ; de là, le reproche d'extrémisme, de « se tromper de cible ». Dans une société de plus en plus polarisée – phénomène accentué avec les réseaux sociaux – l'entre-deux, la nuance a moins sa place. Or, c'est justement dans cet interstice que nous avons la possibilité de nous comprendre mutuellement, de comprendre ce qui se joue derrière les étiquettes woke, anti-woke, universalistes, identitaires. Et ne pas perdre de vue l'idée qu'on n'est jamais tout à fait l'un ou l'autre, que nous sommes complexes et qu'en nous résident différentes influences et identités en évolution, notamment grâce à nos interactions sociales.

Il est encourageant qu'on ne puisse pas tout dire en toute impunité, il est nécessaire qu'on puisse encore se dire, il est indispensable qu'on puisse toujours se parler. Et il est toujours utile de se laisser surprendre. Sur cette voie, le sociologue canadien Francis Dupuis-Déri apporte un éclairage personnel : « *Ça fait quelques années que je consacre plus de temps et d'énergie qu'avant à lire et à me documenter sur l'histoire, les théoriques et les concepts produits par les études afro-américaines, les personnes afro-descendantes au Canada. C'est un gain en termes de réflexion et d'analyse et de complexité. Cela remet en question des certitudes. On rate une grande partie de la réalité sociale si on se ferme aux traditions et aux populations marginalisées. À ce niveau-là, c'est absurde de constater la position dogmatique et paresseuse de collègues qui brandissent le concept d'universalisme, ou qui parlent de fragmentation et de particularisme contre ces nouveaux champs d'études féministes et afro-américains. On n'est pas universaliste si l'on n'est pas à l'écoute de la diversité du monde, des voix et des expériences hétérogènes*¹¹ ». □

1. « Inclusives et calmes », carte blanche de Laurence Rosier, Anne Vervier et Irène Kaufer, *RTBF, Les Grenades*, 9 juin 2022.
2. « Écriture inclusive : Définition, règles et exemples d'usages » par Frédéric Henry, *20 Minutes*, 9 juillet 2023.
3. « Pourquoi les réunions en non-mixité choisie sont nécessaires et doivent rester un moyen d'action légitime », carte blanche de Siham Cheurfi, *Le Vif*, 4 septembre 2021.
4. « Pourquoi la non-mixité à Vie Féminine ? » : <http://www.viefeminine.be/pourquoi-la-non-mixite-a-vie>
5. « Jan Fabre condamné : sa Tortue à Namur est-elle menacée ? » par Louis Matagne, *Le Soir*, 29 avril 2022.
6. « France : Faut-il déboulonner les statues controversées ? », par N'daricaling Lopy, *TV5 Monde*, 16 juin 2020.
7. « Le privilège blanc existe-t-il ? », par Barbara Marty, *France Culture*, 24 juin 2020. Le privilège blanc existe-t-il ? | France Culture (radiofrance.fr)
8. Idem
9. « Maculer un Van Gogh, est-ce bon pour le climat ? », par Rémi Noyon dans *L'Obs*, 29 octobre 2022.
10. Ces lettres sont utilisées pour faire référence aux personnes lesbiennes (L), gays (G), bisexuelles (B), trans (T), queer (Q), intersexes (I), asexuelles (A) ainsi qu'à toutes celles se revendiquant d'autres qualificatifs (+).
11. « Résister à la panique morale 'woke' », interview de Francis Dupuis-Déri dans *Démocratie*, décembre 2022.

VRAI COMBAT OU MAUVAISE FOI ?

En Belgique, certaines personnalités, comme Bart De Wever ou Georges-Louis Bouchez, se posent en figures de l'antiwokisme, ce qui semble payer électoralement. Quel est l'intérêt pour ces « antis » de monter ainsi au créneau ? Est-ce un combat cohérent ? Quels en sont les mécanismes ? Dans cette interview, **Martin Deleixhe, chargé de cours à l'université libre de Bruxelles et spécialisé en histoire des théories politiques, analyse les techniques et les postures déployées par les antiwokistes pour disqualifier les combats émancipateurs.**

C'est qui, les « anti-woke » ?

Si l'on admet que ce terme est pertinent, ce que je considère, et qu'on décide de l'utiliser, il rassemble les personnes qui estiment que le wokisme existe, que c'est une forme d'idéologie cohérente et structurée, et que cette idéologie doit être dénoncée car elle représente un risque. Sur base de ces critères, libre à vous et à vos lecteurs de dresser la liste des antiwokistes ! Par contre, les antiwokistes ne sont pas tous d'accord sur les raisons du danger. Sous cette étiquette, on retrouve des gens avec des opinions politiques et des ambitions très différentes. C'est un sujet polémique avec des avis très contrastés.

Quelle est l'intention, le projet des antiwokistes ?

Ils ne le disent pas clairement, et je ne veux pas leur prêter des intentions ou mettre des mots dans leur bouche. Mais je peux analyser leurs textes et leurs déclarations. Et ce que je remarque, c'est un spectre assez large de positions qui, toutes, s'inquiètent d'une forme de radicalisation de certaines idées dans le débat public contemporain, et notamment de la radicalisation des discours critiques à l'encontre des inégalités. Ça, c'est pour le fond commun, mais on peut séparer les antiwokistes en deux groupes : les antiwokistes de droite et les antiwokistes de gauche. C'est une distinction très importante. Ceux de droite s'inquiètent du fait que l'on dénonce encore les inégalités

alors qu'il n'y en a plus vraiment à leurs yeux, elles appartiendraient au passé. Il reste certes des petites iniquités entre les gens mais rien de dramatique selon eux, il n'y a pas lieu d'en parler.

Ceux de gauche considèrent, au contraire, qu'il existe encore des inégalités, mais que la façon dont elles sont dénoncées par les wokistes n'est pas adéquate, car elle se concentre sur des inégalités ancrées dans des différences culturelles et plus dans des différences sociales. Que l'on s'attacherait trop aux identités, aux religions, aux cultures, aux modes de vie, et pas assez à ce qui est sous-jacent, c'est-à-dire la distribution de la richesse et du capital social.

Le wokisme est mis à toutes les sauces. Est-il réel ou fantasmé par les anti-woke ?

Tout n'est pas woke, mais effectivement beaucoup de choses sont abordées sous ce prisme-là. Ce que je constate surtout, c'est que personne, ou presque, ne se revendique du wokisme. Il est extrêmement rare qu'un auteur ou qu'un activiste intervienne dans les médias en se revendiquant du wokisme. En revanche, il y en a énormément qui prennent la plume, écrivent des éditoriaux, des cartes blanches, vont sur les plateaux de télé pour se définir comme antiwokistes. L'antiwokisme est donc vraiment structuré et cohérent à l'heure actuelle, tandis que le wokisme est beaucoup plus évanescent, n'existe pas vraiment en tant que tel. Pour parler en termes techniques, nous



sommes face à une « hétéro-désignation ». C'est-à-dire que les wokistes ne se sont pas mis le label eux-mêmes, on le leur a collé de l'extérieur. Il y a une forme de malhonnêteté intellectuelle dans le camp des anti-woke. Ils font comme si une partie des activistes qu'ils dénoncent luttaient tous contre la Discrimination avec un D majuscule. Or ce n'est pas vrai, dans les militants qui sont dénoncés comme des wokistes, il y a des luttes différentes (postcoloniales, antiracistes, féministes, LGBTQIA+...) sur des enjeux très spécifiques : la restitution des biens coloniaux, la décolonisation des musées, un meilleur suivi des violences conjugales... Le présumé selon lequel toutes ces luttes iraient dans le même sens et appartiendraient à un même mouvement n'est pas confirmé sur le terrain. D'ailleurs, il y a régulièrement, à gauche, des appels pour organiser une convergence des luttes : cela prouve qu'elle n'a rien d'automatique ou de mécanique.

Comment cet étiquetage de fait favorise-t-il les anti-woke ?

Quand des gens mènent des batailles politico-culturelles, très souvent ce sont

ceux qui déclenchent les guerres qui les gagnent. À partir du moment où vous choisissez le terrain d'affrontement, vous avez déjà gagné. Si vous obligez tout le monde à vous répondre tout le temps sur la question du wokisme, vous installez le doute sur sa réalité et ça vous permet de ne pas débattre de ce qu'il y a derrière, c'est-à-dire des luttes concrètes et matérielles sur la ségrégation, la discrimination à l'embauche, au logement, etc. Il y a un effet de diversion et un positionnement qui permettent de passer à l'offensive, de se présenter comme un critique courageux qui ose dénoncer un mouvement puissant et fantomatique qui se propage, contre lequel il faut absolument s'élever.

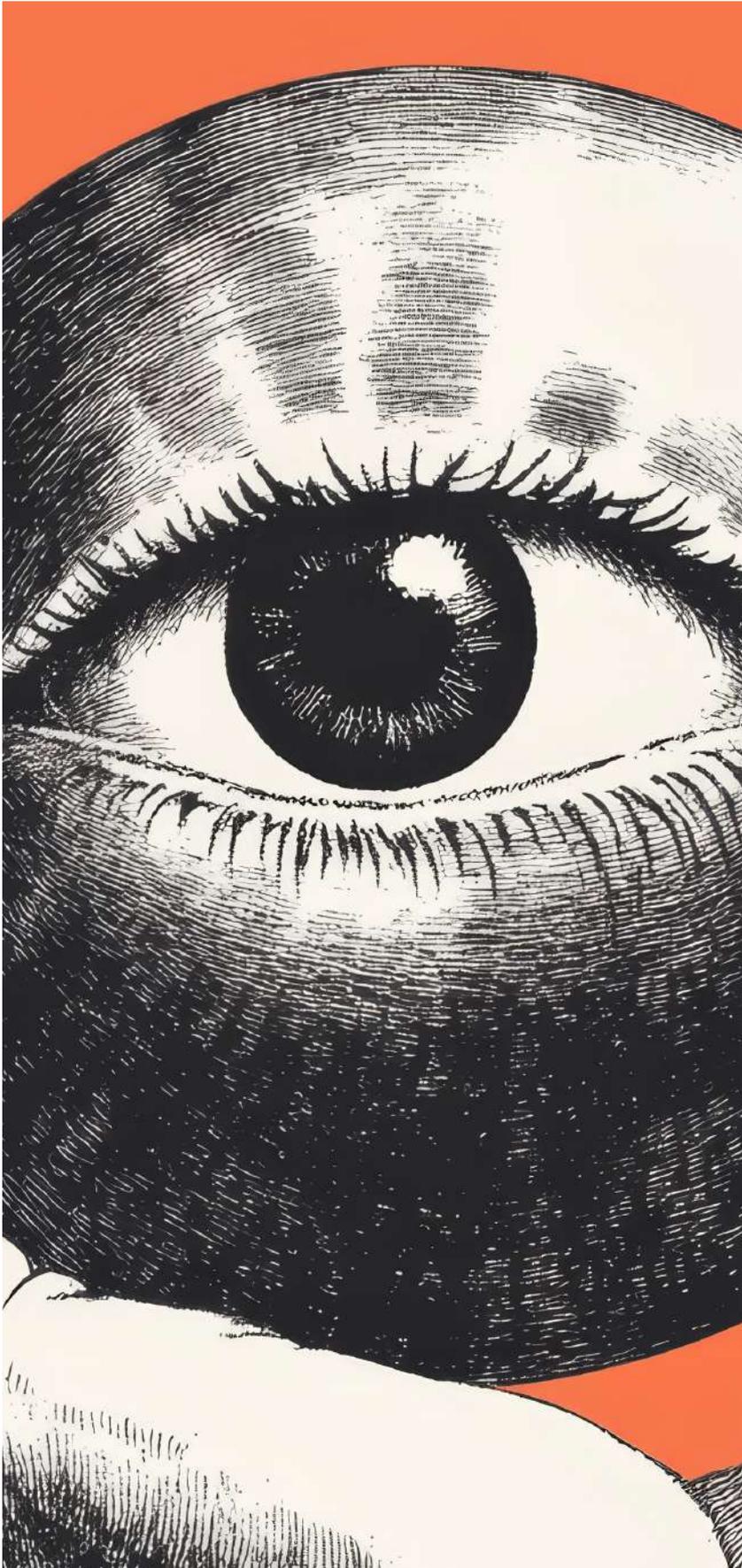
Les hommes politiques ont donc un intérêt à s'autoproclamer anti-woke ?

C'est difficile de savoir s'ils pensent vraiment qu'il y a une lutte à mener car nous courrions à la décadence, ou s'il s'agit uniquement d'une stratégie. La vérité se situe sans doute entre les deux... En politique, rien n'est jamais innocent. À droite, certains expriment qu'ils sont obligés

de mener cette lutte par cohérence avec leurs valeurs, mais qu'ils ne le font pas de gaieté de cœur. On entend beaucoup la métaphore du virus qui circule et nous contamine, qu'il est urgent de vacciner la société contre ce virus. Certains peuvent aussi trouver un avantage à créer de nouveaux clivages dans lesquels ils vont incarner un des deux versants de la controverse.

Selon les antiwokistes, quel est le danger du wokisme pour les droits humains ?

Pour répondre à cette question, il faut de nouveau distinguer l'antiwokisme de gauche et celui de droite. L'antiwokiste de droite va expliquer que la principale menace porte sur la liberté d'expression, avec toute la critique sur la « cancel culture », et l'idée qu'il y a un ensemble de sujets sur lesquels il n'est plus possible de s'exprimer. Selon cette vision, le wokisme ne serait pas une idéologie politique mais une religion. Il y aurait un ensemble de thèses woke présentées comme des vérités révélées et sacrées, et les contredire serait blasphémer. On ne débat pas dans une religion :



on édicte des choses et il faut respecter des préceptes. Le wokisme, à cause de ce caractère religieux qu'on lui prête ainsi, ne permettrait donc pas le débat et réduirait au silence ceux qui le dénonceraient. La deuxième menace, toujours selon les antiwokistes de droite, c'est que le wokisme fragmente la société car il mettrait l'accent sur les identités, des identités rigidifiées, sclérosées, et qu'une société fragmentée n'est pas une société où peuvent s'appliquer des droits universels. Vous allez avoir des droits qui ne s'appliquent qu'à certains groupes, ou de façon différente selon les individus, c'est donc une menace sur l'universalité des droits.

Chez les antiwokistes de gauche, on retrouve cette même critique sur la fragmentation de la société, mais avec un accent plus net sur le fait que les wokistes abandonnent le combat pour les droits sociaux en se repliant sur des droits culturels et des libertés sociétales.

L'antiwokisme, est-ce une façon de rendre l'extrême droite fréquentable ?

Une hypothèse qu'on peut émettre, mais qu'il faudra vérifier dans l'avenir, c'est que l'antiwokisme permettrait un rapprochement entre certains courants de la droite et l'extrême droite. Cela permet de les faire travailler ensemble autour d'une lutte qui a l'avantage, puisqu'elle est très indéterminée, de ne pas être présentée comme xénophobe ou raciste. Si vous avez un rassemblement des droites autour de l'islamophobie, il y a une forme de haine raciale ou confessionnelle, une forme de discrimination. Et c'est une faiblesse pour ce genre de coalition. Si vous avez un rassemblement contre ce qui est présenté comme des abus militants ou une fragmentation de la société occasionnée par le wokisme – idéologie qui n'est pas associée à un groupe racial ou à une religion en particulier – ça permet d'engager une lutte civilisationnelle, qui n'est donc ni raciale ni confessionnelle. C'est aussi une façon d'aller rechercher cer-

tains courants de la gauche pour les unir à un combat de la droite. C'est très visible dans certains milieux de la laïcité, historiquement pourtant ancrés à gauche, qui autour des enjeux et des discussions sur les limites de la liberté religieuse, de culte, d'expression, etc. peuvent à certains moments se trouver des convergences ou des atomes crochus avec certains milieux de la droite. Autour d'enjeux de dénonciation de décadence civilisationnelle, on attire donc une partie de l'extrême gauche vers l'extrême droite. La lutte anti-woke permet à tous ces courants différents de se rassembler sous une même bannière et de former des coalitions un peu inédites dans notre paysage politique. Il reste à voir si cela va fonctionner ou pas, mais il faut rester vigilant car ces coalitions d'un nouveau genre pourraient avoir des impacts.

Quelles sont les limites de l'antiwokisme ?

La limite, c'est que ce n'est pas un discours idéologique très cohérent. Quand on décortique les textes de façon un peu systématique, on s'aperçoit que, d'un auteur à l'autre, ils ne définissent pas le wokisme de la même façon. Certains se contredisent eux-mêmes ! Tout un ensemble d'auteurs anti-woke disent défendre le vivre ensemble et l'universel, là où les wokistes défendent les identités. Il est intéressant de constater que la N-VA et le Vlaams Belang sont en complet désaccord avec ce point de vue ! Eux opposent, à la défense des petites identités particulières des combats wokistes, une belle identité, une identité nationale. La N-VA et le VB n'arrêteraient pas de dire qu'il faut opposer le nationalisme au wokisme, or beaucoup d'auteurs anti-woke estiment que ce qui est important c'est l'universel, les droits de l'homme... jamais ils ne parleront d'identité nationale. C'est d'ailleurs peut-être pourquoi la grande coalition antiwokiste ne se fera jamais : ils ont un ennemi commun, mais leur fond idéologique n'est pas nécessairement le même.

Entre le wokisme et l'antiwokisme, une troisième voie est-elle possible ?

Tout à fait ! Pour l'antiwokisme de droite, il s'agirait, plutôt que d'apposer des étiquettes floues et larges, de s'intéresser à la réalité concrète des luttes. On découvrirait que les revendications du terrain ne concernent pas « La » Discrimination définie de façon abstraite, mais des demandes très concrètes, pragmatiques, ancrées dans le quotidien. Quand on zoome sur la réalité des luttes quotidiennes, nous ne sommes pas devant cette espèce de monstre un peu flottant qu'est le wokisme. Cela permettrait d'éviter le piège dans lequel tombent des gens qui se sentent englobés dans l'étiquette « woke » : ils essaient de s'en défendre. Ce qu'il y a de fort dans la rhétorique antiwokiste, c'est qu'elle associe sous un même label des personnes et des combats très différents, mais qui vont être présentés comme identiques.

Il est important de retrouver un sens de la nuance, et de se repencher sur les luttes concrètes.

Pour l'antiwokisme de gauche, une réponse que me semble intéressante est de sortir de l'idée qu'il y a une opposition permanente entre des demandes matérielles concrètes et des demandes culturelles, symboliques, comme si les deux étaient complètement dissociées. La réalité des mouvements de gauche aujourd'hui est que ces deux réalités sont profondément entrelacées. Si on regarde la composition des classes populaires, elles ne sont plus du tout dominées par la figure de l'ouvrier blanc masculin, elles sont infiniment diverses. Dans ces classes populaires, les enjeux culturels et matériels sont entremêlés : par exemple, la question de la race et de l'inégalité se superposent largement, opposer l'une à l'autre est une erreur. Il faut plutôt constater que les deux s'articulent et qu'il faut les travailler ensemble. □

Propos recueillis
par Adrienne Demaret

Pourquoi a-t-on fait un raccourci entre l'EVRAS* et le wokisme ?

Dans les luttes multiples dont on écrase la spécificité sous le terme wokisme, vous avez notamment toutes les luttes LGBTQIA+, toutes les réflexions sur le genre, la fluidité des identités, la diversité des pratiques sexuelles... Et dans la mesure où l'EVRAS, qui est une volonté de formaliser des enseignements qui se pratiquent déjà de façon un peu artisanale dans l'enseignement, cherche à informer les jeunes sur la sexualité et la vie affective, il y a eu un rapprochement facile et classique de la part de l'extrême droite, et d'une droite très conservatrice, entre la reconnaissance de la diversité des identités de genre et des pratiques sexuelles, et l'idée d'une corruption morale, d'une perte des valeurs... L'ensemble a été rangé sous la bannière du wokisme. Mais ce n'est jamais que la répétition d'une attaque assez classique et traditionnelle, à l'encontre des luttes LGBTQIA+, donc l'association a été vite faite. Ce qui est intéressant autour de ce combat contre l'EVRAS, c'est que c'est l'extrême droite la plus dure (dont les milieux religieux intégristes catholiques et musulmans) qui s'en est emparée, et cela devrait attirer notre attention.

* Éducation à la Vie Relationnelle, Affective & Sexuelle

RADICALITÉ MILITANTE ET MILIEUX POPULAIRES :

Par Charlotte Renouprez

LE GRAND ÉCART ?

Que peuvent provoquer les nouveaux codes militants qui ont émergé ces dernières années auprès de celles et ceux qui ne sont absolument pas familiers de ces pratiques ? Pas simple comme question, d'autant qu'elle est encore très peu documentée. Cet article prendra donc la forme d'un tâtonnement à base d'expérience personnelle et d'une assez mince littérature existante.

Cette interrogation, pour être franche, me travaille depuis un certain temps. Pour la petite histoire, je viens d'un milieu peu politisé. L'environnement dans lequel j'ai grandi est plutôt éloigné des « habitus » militants, de l'action collective – bien que certains de mes grands-parents étaient, eux, plutôt ancrés dans les luttes sociales et le mouvement ouvrier, mais c'est une autre histoire. Aujourd'hui je dois donc très fréquemment faire le grand écart entre deux milieux qui coexistent et ne se comprennent pas toujours. J'observe en réunion de famille ou avec des amis des réactions parfois fortes à l'égard de certaines pratiques militantes. Aux Équipes Populaires aussi, les débats peuvent devenir véhéments quand ils se cristallisent autour de certaines pratiques... Pour en citer quelques-unes : le point médian, les néologismes prenant en compte les minorités de genre (les « iels » et autres nouveaux mots), le déboulonnage des statues, le lancer de soupe sur des tableaux bien connus... Si le fond du combat est rarement remis en question, la forme interpelle. « Je n'y comprends rien ! », « ce n'est pas pour moi, ça ne me concerne pas tout ça ! », « ils veulent quoi, qu'on s'excuse pendant encore des années ? », « je veux bien tout ce qu'on veut mais ça ne fait qu'aggraver les choses », etc.

QUI COMPREND QUOI ?

J'ai commencé par me demander si mes observations se retrouvaient à l'échelle de la société. Y a-t-il des catégories sociales dans lesquelles ces pratiques sont parti-

culièrement incomprises, provoquent du rejet ? Une étude française de 2021¹ nous donne des pistes intéressantes à ce sujet. Celle-ci s'est intéressée à la notoriété de certains nouveaux mots dans la population française et dans un deuxième temps à l'adhésion à ces nouveaux mots. Après analyse de l'étude, trois éléments sautent aux yeux :

- **La grande majorité des gens ne connaissent pas les termes et notions employés par les « nouveaux militants »** : écriture inclusive, masculinité toxique, culture du viol, intersectionnalité, autant de mots obscurs pour 75 à 90% de la population française.
- **Il y a un clivage socio-économique net entre ceux qui maîtrisent et ceux qui ne maîtrisent pas ces concepts** : globalement, les catégories sociales dites supérieures maîtrisent et connaissent ces notions, tandis que les ouvriers et non diplômés sont surreprésentés dans les catégories ne les connaissant pas. Le diplôme et la fonction dans la société semblent donc structurants.
- Un autre élément est intéressant à pointer : **le clivage urbain/rural**. J'avais en effet la sensation que ces débats ne vivaient pas de la même manière selon que l'on habite en ville ou à la campagne... Et en effet. S'il est moins net que le précédent, il y a néanmoins une surreprésentation des urbains dans les réponses : « oui j'en ai entendu parler et je vois de quoi il s'agit ».

En schématisant, les « oubliés », « extérieurs », « ceux qui ne voient pas de quoi il s'agit » sont autant des hommes que des femmes, plutôt issus du milieu populaire, ouvriers, sans diplôme supérieur, habitant à la campagne. La question de l'âge joue un rôle apparemment moins déterminant que les autres critères.

Quant à l'approbation des méthodes maintenant, l'âge des répondants joue un rôle beaucoup plus important : en effet ce sont plutôt les moins de 35 ans (parmi ceux qui voient de quoi il s'agit) qui approuvent les méthodes d'action militantes mentionnées.

Bien que cette étude concerne la France, il est vraisemblable que les perceptions soient sensiblement les mêmes en Belgique francophone. Il y aurait donc (1) une grande méconnaissance dans la société en général de ces méthodes, démarches, nouveaux mots... (2) des clivages sociaux qui ont un impact sur la (non) maîtrise et (non) adhésion à ces nouveaux codes militants. Cela m'amène à me demander ce qui, dans ces nouvelles pratiques, peut provoquer ce rejet. Sans trop de surprise, l'orientation politique (selon que l'on se considère de gauche ou de droite²) joue un rôle fondamental sur les raisons du rejet. Je ne m'attarderai ici que sur les critiques issues de la gauche.

Pour les critiques issues des milieux conservateurs, reportez-vous à l'interview de Martin Deleixhe (en pages 10 à 13 de ce numéro).

TROIS REPROCHES DE PROCHES

À nouveau, les critiques sont peu documentées. Selon Rachad Antonius³, c'est d'ailleurs peut-être dû aux pratiques mêmes du courant en question. Du point de vue d'Antonius, il est essentiel de « nommer et identifier les effets négatifs des approches wokes sur les luttes pour la justice sociale. Le fait que la droite veuille exploiter les dérapages découlant des postures wokes ne signifie pas que de tels dérapages n'existent pas ». Je vais donc tenter de m'adonner à l'exercice, et décrire ici les limites identifiées le plus souvent à propos du courant dit « woke ».

La première et celle qui revient le plus souvent, c'est la posture moraliste adoptée. Le moralisme peut produire des effets positifs, par exemple rendre inacceptables des conduites ou propos qui stigmatisent une communauté. Mais la quête de pureté, le manque de nuance, la vision binaire portée par certains groupes provoquent aussi d'autres effets.

Notamment l'injonction à prendre position. Être neutre ou ne pas avoir d'avis, ce serait d'office prendre parti pour l'autre camp. Mais alors, qu'en est-il de l'écrasante majorité des gens qui ne savent pas, ou pas encore, qui ne maîtrisent ni les concepts ni les enjeux ? Doivent-ils forcément et immédiatement prendre position ? Le lexique, les codes utilisés et mis en place par certains groupes créent des frontières culturelles entre ceux qui connaissent et ceux qui ne connaissent pas, un dedans et un dehors. Reprenons l'étude de l'IFOP : seuls 17% des sondés ont déjà entendu parler de « masculinité toxique » et voient de quoi il s'agit... est-ce que les 83% restants sont forcément des « alliés objectifs » du système patriarcal ? Catégoriser immédiatement en amis et ennemis, cela ne crée-t-il pas un affrontement plutôt que de réellement déconstruire les identités ?

Une deuxième critique est la tendance à étirer au maximum des concepts sociologiques, ce qui a pour conséquence de les rendre inopérants. Pour le dire autrement, la tendance à réduire certaines personnes à une dimension unique ou à tirer des généralités abusives. Exemple : la société dans laquelle nous évoluons est globalement toujours une société patriarcale, malgré des évolutions en la matière. Le pouvoir économique est



toujours globalement dans les mains d'hommes, en général plutôt blancs d'un point de vue sociologique, plutôt âgés et hétérosexuels. Là où certains identifient une dérive, c'est lorsque l'on applique ce raisonnement à des individus : « *Tu es un homme blanc hétérosexuel de plus de cinquante ans, alors tu fais forcément partie des dominants, et ce peu importe ton origine socio-économique ou ton parcours de vie...* » À ce propos, Romuald Sciora⁴ tempère la critique en rappelant que les exagérations n'ont qu'un temps : « *Nous pourrions citer d'autres exemples d'excès générés par le wokisme comme celui qui consiste à faire des mâles blancs hétérosexuels les nouveaux parias, mais n'oublions pas que toutes les révolutions, qu'elles soient politiques ou sociétales, ont produit dans un premier temps de nombreux excès. Rappelons-nous la révolution sexuelle qui n'est pas si éloignée et dont les outrances ont fini par s'estomper* ».

Troisième critique, à propos des méthodes employées cette fois-ci : la *cancel culture* – ou la culture du bannissement. Mais qu'est-ce donc que cela ? C'est une pratique visant à bannir des individus, groupes, institutions, œuvres, idées, monuments... de l'espace public parce qu'ils ne correspondent pas à certaines valeurs. La personne est dénoncée publiquement, expulsée des cercles sociaux ou professionnels – sur les médias sociaux ou dans le monde physique, ou les deux. Elle serait pour ainsi dire « annulée ». Pour certains, cette culture de la dénonciation est une forme d'auto-justice, condamnant sans procédure juridique, qui peut donner lieu, notamment, à du cyberharcèlement. Elle aurait en tout cas pour conséquence d'empêcher tout débat (« on ne peut plus rien dire ! ») en produisant une forme d'intolérance à l'égard des opinions différentes. Rachad Antonius considère que c'est une « menace sérieuse ». En effet, selon lui, les pressions qui en découlent peuvent avoir un effet paralysant. « *Elles ont déjà un effet négatif sur notre capacité collective d'analyser les enjeux des luttes pour l'égalité, car elles ne permettent pas la confrontation de différents points de vue, confrontation absolument*



nécessaire pour que le savoir progresse en sciences sociales et pour que le débat progresse dans le champ politique. »

TOUTES PROPORTIONS GARDÉES, UN PAS DE CÔTÉ

Si ces excès existent réellement, Renaud Maes insiste néanmoins sur leur faible proportion par rapport à ceux des « antiwokistes » : « *La liberté d'expression est tout autant menacée à cause de l'extrême droite. Les mouvements identitaires de droite sont beaucoup plus importants en Europe aujourd'hui en nombre de personnes et en visibilité dans les parlements*⁵ ». Il prend l'exemple des militants d'extrême droite français : « *Il y a une habitude de harcèlement jusqu'à ce que les personnes se taisent et personne ne va suspecter que ce soit de la cancel culture, alors que c'est une forme plus puissante encore en nombre de personnes et en violence des propos* ».

Ce que j'ai tenté de faire ici, de manière peut-être maladroite et certainement incomplète, c'est d'esquisser une réflexion un peu « à côté » du débat actuel, parfois binaire, entre les « wokistes » et les « antiwokistes », tenter de comprendre

pourquoi certaines pratiques produisent autant de rejet sur la forme, malgré un relatif accord sur le fond. Alors je me demande... Comment conserver la radicalité des combats politiques menés (le fond, la lutte contre les dominations et les injustices sociales) tout en ayant une méthode inclusive et accueillante pour les non-initiés (la forme) ? Est-ce possible, désirable ? Ou la solution résiderait-elle plutôt dans l'articulation de méthodes et stratégies différentes, orientées vers des publics différents ? Ou encore, dans une posture plus rassembleuse, plus inclusive, qui permette la coexistence de différents publics ? □

1. « Notoriété et adhésion aux thèses de la pensée « woke » parmi les Français », IFOP, février 2021.

2. L'article « La gauche, la droite : une boussole cassée ? » du Contrastes n°221 (Mars-Avril 2024) explicite ces notions.

3. Professeur de sociologie à l'Université du Québec à Montréal, ses recherches récentes ont porté notamment sur la définition théorique des notions de minorités et de majorités et sur le conflit israélo-palestinien.

4. Romuald Sciora dirige l'Observatoire politique et géostratégique des États-Unis de l'IRIS et a récemment rédigé l'ouvrage « Faut-il avoir peur du wokisme ? Comprendre la philosophie woke ».

5. <https://www.rtb.be/article/la-culture-woke-ce-mouvement-militant-qui-inonde-les-reseaux-sociaux-10727235>

FAIRE MOUVEMENT SOUS LES OPINIONS : ÉLOGE DU « VOIR »



Par Guillaume Lohest

Cet article propose une réflexion sur la polarisation et l'aveuglement possible dans les opinions. Il invite à jouer un rôle complémentaire, à un autre niveau dans le cheminement démocratique de la société. Notamment, bien sûr, en ce qui concerne les débats autour de ce qui est appelé « wokisme ».

Le wokisme existe-t-il par lui-même, ou uniquement comme fantasme de ses adversaires ? Ceux qui s'acharnent à donner leur point de vue formulent souvent des réponses qui sont avant tout l'affirmation de leur positionnement. D'un côté les anti-woke diront qu'il s'agit d'une idéologie réelle et dangereuse (cela leur permet de se positionner en chevaliers de la civilisation), tandis que les autres avanceront que ce mot veut dire tout et n'importe quoi, que ceux qui l'utilisent sont des réactionnaires ou des fascistes (ce qui les positionne en chevaliers du Progrès). Le résultat est là : une opposition explosive, vendeuse électoralement ou médiatiquement, et cette impression qu'il faut choisir son camp car il n'y en aurait que deux. En réalité, ce qui se joue et se rejoue sans cesse, c'est la désignation d'un ennemi. Dans la tête des uns : les dangereux wokistes radicaux face aux braves gens ou à la vraie gauche populaire. Dans la tête des autres : les réactionnaires fascistes face à l'évidence de la justice sociale¹. Pouvons-nous sortir de ce jeu ? Suspendre un peu l'élan qui nous pousse à dresser le portrait d'un ennemi ? Comment faire pour endosser un autre rôle ?

LES OPINIONS

Commençons par un exercice d'humilité auquel nous ne sommes pas habitués, surtout si nous sommes passionnés par les idées, le débat et la politique. Moquons-nous un peu de nos opinions, de nos certitudes, de nos croyances. Elles n'ont en soi aucune importance. Quand vous entendez un reportage sur telle ou telle manifestation pour les droits des minorités sexuelles ou pour dénoncer le nombre de féminicides, d'où vous vient ce besoin immédiat de réagir, de vous positionner, d'affirmer ce que vous pensez ? Même chose, si j'entends un proche critiquer le « wokisme », exprimer des inquiétudes face à des évolutions de société qu'il ne comprend pas, pourquoi monte en moi l'urgence de donner un avis, de faire gagner une idée ? Quelle prétention de croire que le monde attend mon point de vue ! Quelle prétention de croire que ce que je pense aujourd'hui vaut pour l'éternité ! Leonard Cohen, face à un journaliste lui rappelant qu'il avait changé d'avis, répondit : « Oh... je ne suis

pas attaché à mes opinions ». Faisons cet exercice, essayons de nous redire ceci : « mes opinions n'ont aucune importance. Elles ne pèsent en rien sur la marche du monde. » Ce sont des « branches mortes flottant sur l'eau croupie de l'époque² » comme l'écrivait le poète Christian Bobin.

Se détacher de ses opinions personnelles... facile à dire ! La philosophie antique a proposé une attitude qui peut encore nous aider aujourd'hui : la « suspension du jugement » ou *epochè*, un mot grec qu'on peut traduire par « arrêt, interruption ». Au moment où surgit le besoin viscéral de produire du jugement, tentons d'appuyer sur stop. Car quand un jugement vient aussi vite et aussi fort, quand il s'impose à nous, il est forcément un préjugé. Cela peut nous faire penser à la sagesse de Cardijn : avant le « juger » et l'« agir », il y a le « voir », qui réclame toute notre attention et qu'on a tendance à négliger. La réflexion ici déployée se situe sur ce terrain : attardons-nous sur le « voir » avant de nous précipiter sur les deux autres verbes, toutes voiles dehors, idéologies et préjugés allègrement mélangés dans un combat où nous nous focalisons alors sur l'ennemi. Un ennemi peut-être un peu hâtivement dessiné. Un ennemi, comme on dit, fantasmé. Ceci vaut certainement pour les anti-woke, mais aussi pour d'autres, qui ne se définiront certes pas comme wokistes (ils répètent que cela n'existe pas) mais se retrouvent piégés dans un positionnement tout aussi binaire. Ils sont alors – accrochez-vous – anti anti-woke.

LA POLARISATION

« Se choisir un ennemi, c'est bien sûr le désigner, mais surtout construire de lui une représentation suffisamment négative pour me permettre de l'affronter, de le combattre. Si je ne veux pas douter, céder, faiblir, perdre des batailles ou, torturé par l'interrogation, me retrouver désarmé, je dois impérativement construire de mon ennemi une image homogène et dévalorisante³. » Cette focalisation sur l'ennemi existe dans tous les camps. Elle est même théorisée dans les milieux militants, de l'extrême droite à l'extrême gauche. Elle a certainement une fonction importante qui est celle de nommer pour permettre l'action, la lutte. On sait l'importance du vocabulaire guerrier en politique : bataille des idées, rapport de forces, victoire, défaite... Pour Chantal Mouffe⁴, la démocratie est d'ailleurs par principe *agonistique* (encore un mot grec), c'est-à-dire un combat.

Mais... Cela doit-il pour autant devenir un principe permanent des interactions sociales ? Notre façon d'entrer en contact avec les autres, avec la réalité, doit-elle immédiatement passer par le filtre du combat politique avec identification de l'ennemi ? Est-ce une belle façon d'habiter le monde et de tisser du lien ? Si l'on suspend notre jugement et qu'on regarde ce phénomène avec d'autres lunettes, on peut aussi y voir l'expression de pulsions assez irréflechies, des fonctionnements psychosociaux qui nous dépassent.

Ainsi, la « polarisation des attitudes » est un phénomène bien connu en psychologie sociale : elle est définie comme la tendance de deux opinions différentes à s'éloigner de plus en plus, au fur et à mesure que chacun des deux pôles apporte des arguments et des « preuves » pour étayer son bien-fondé. Il y a là quelque chose de tragique. Cela signifie que plus on discute, plus on débat... plus on s'éloigne ! N'est-ce pas le cas dans les polémiques liées au wokisme ? On peut voir cela aussi à l'échelle de la société. La vie politique a tendance à se structurer, ou à se restructurer entre deux grands camps opposés : les Républicains et les Démocrates aux États-Unis, les socialistes et la droite autrefois en France, etc.

QUOI ? MOI RACISTE ?

Ce phénomène de polarisation s'explique par d'autres fonctionnements psychosociaux auxquels personne n'échappe *a priori*. On peut évoquer ici le biais de confirmation, qui est la tendance à n'accorder son attention qu'aux informations qui renforcent nos croyances. Si je suis très investi dans la lutte contre le capitalisme, je vais avoir tendance à me renseigner prioritairement sur ce sujet, à regarder l'ensemble des phénomènes de société à travers cette grille de lecture. Cela peut me conduire à ne pas voir toute la spécificité d'autres situations ou d'autres dominations (et vice versa). Mentionnons aussi la dissonance cognitive, qui pointe notre incapacité à supporter deux vérités contradictoires. Si, par exemple, je suis profondément convaincu d'être progressiste et solidaire, me sentir soudain assimilé à un racisme structurel de la société a quelque chose d'insupportable. « *Quoi ? Moi, je serais raciste ?* ». Idem si, à l'écoute des discours féministes actuels, je me sens soudain associé au sexisme ordinaire qu'ils dénoncent. « *Quoi ? Moi sexiste ?* » Une alarme devrait retentir dans mon cerveau, prescrivant une cure immédiate d'*epochè* et de « voir » avant de (pré)juger. Je devrais attendre, lire, écou-



ter, me renseigner en profondeur. Mais autre chose se produit. Je me sens sali, indigne, montré du doigt. Je peux avoir l'impression que mon identité profonde est remise en cause, mes amis, mes parents, ma manière de vivre ou d'éduquer mes enfants, mon humour, une grande partie de ce qui fonde mon existence.

Cet exemple d'effet produit par la dissonance cognitive ne peut-il pas nous servir à ébaucher une tentative d'apaisement, un chemin de compréhension de ce qui se joue, chez les uns et chez les autres, par-dessous les opinions qui se déchirent ?

FLANC RADICAL ET MOUVEMENT PROFOND

Les militants, ceux que certains disent « wokistes », pourraient précisément crier victoire face à l'exemple qui vient d'être décrit. D'une certaine manière, c'est l'effet recherché ! Bousculer les représentations, ébranler en profondeur, jusqu'aux ressorts de l'inconscient, pour déplacer la norme. Bingo ! Cet « uppercut » violent est même théorisé dans les milieux militants : on l'appelle l'effet du « flanc radical ». Selon cette théorie, tout mouvement qui lutte pour une cause a besoin d'un « flanc radical », c'est-à-dire de militants résolus à tenir des discours radicaux et à mener des actions explosives, car cela a pour effet de déplacer l'ensemble de la norme sociale, le cadre de ce qui est communément admis (qu'on appelle aussi la « fenêtre d'Overton », voir ci-contre). Les revendications plus modérées sont alors, par effet automatique, perçues comme plus acceptables qu'avant, comme un « moindre mal » pour les adversaires. Et la société progresse, pas à pas.

Peut-être. Peut-être est-ce un fonctionnement nécessaire dans une société apathique, repliée sur ses traditions. Mais a-t-on déjà théorisé l'inverse, en miroir ? Ne doit-on pas aussi, dans une société explosive, gangrenée par la binarité et

la violence verbale des réseaux sociaux, veiller au soin du tissu social, à la possibilité de continuer à faire société, à ne pas détruire les possibilités d'action du « flanc modéré » ? L'expression semble tiédasse, évidemment, mais il s'agit du même fonctionnement à l'œuvre, regardé depuis une autre perspective. Il est nécessaire que des forces collectives agissent en profondeur (aux racines), sous le déchirement des opinions, à réconcilier les groupes sociaux et à entretenir des liens. Une fois les bombes de langage larguées dans l'opinion, en admettant que cela soit indispensable, il faut aussi d'autres acteurs. Le flanc radical n'a de sens que s'il reste un grand nombre de personnes prêtes à jouer un autre rôle que celui de ruer dans les brancards.

Un mouvement d'éducation permanente comme les *Équipes Populaires* peut trouver sa place à ce niveau dans le débat de société actuel autour dudit « wokisme ». C'est un niveau « infra-polémique », car il s'agit de faire mouvement en profondeur, « sous les polémiques », au niveau des souffrances réelles, multiples et contradictoires. Cela ne peut se faire que dans des espaces qui interrompent le jugement, dans l'étape du « Voir » à laquelle il est indispensable de rendre ses lettres de noblesse. *Voir*, notamment, que si je suis à ce point secoué et révolté par tel ou tel discours féministe ou antiraciste, c'est sans doute qu'au fond je lui reconnais une certaine vérité. Le bon sens dirait : il n'y a que la vérité qui blesse. *Voir*, aussi, du côté des militants radicaux, que certains de leurs discours peuvent causer de profondes blessures d'incompréhension, que toute réaction hostile à leur lutte n'est pas forcément du fascisme mais peut-être le rappel d'autres dominations à l'œuvre, qu'on risque de ne plus regarder (liées par exemple à la pauvreté ou au niveau d'instruction). *Voir*, encore et toujours, que si la polarisation est sans doute inévitable, car humaine, elle risque de mener au campisme⁵, qui est toujours un aveuglement face aux spécificités, qui est le contraire du mouvement. □

La fenêtre d'Overton

La fenêtre d'Overton, du nom du politiste Joseph Overton (1960-2003), désigne le périmètre des idées considérées comme acceptables au sein d'une communauté politique. Les stratégies de communication politiques ont pour but de « déplacer cette fenêtre », donc de rendre petit à petit acceptables des idées considérées jusque-là comme inacceptables.

1. Je précise au passage que je ne renvoie pas ces deux positions dos à dos, comme si elles étaient équivalentes ou porteuses des mêmes dangers. Il existe évidemment des leaders d'opinion réellement fascistes ou réactionnaires, et des authentiques défenseurs de la justice sociale. Ce n'est pas ce qui nous occupe ici. Ce qui retient notre attention, indépendamment de la portée des engagements réels, c'est le mécanisme de polarisation des discours et des opinions, qui n'a pas forcément grand-chose à voir avec ces engagements réels, qui fonctionnent même souvent à vide, dans le vent.
2. Christian Bobin, dans *Prisonnier au berceau*, 2005.
3. Michel Monroy et Anne Fournier, « Construire l'univers conflictuel : se choisir un ennemi – s'armer » dans *Figures du conflit*, 1997, pages 55 à 88.
4. Chantal Mouffe, *Agonistique : Penser politiquement le monde*, Éditions Beaux-Arts de Paris, 2014.
5. Par campisme, on entend le fait de camper sur ses positions, de refuser de bouger, de regarder la réalité avec une seule paire de lunettes, toujours la même. Par exemple : tout observer avec les lunettes de l'anti-impérialisme, ou avec celles du féminisme, ou avec celles de l'antiracisme, ou avec celles du marxisme, ou même de l'intersectionnalité, etc. L'enjeu n'est pas de les ôter, mais de pouvoir les mettre toutes. Vraiment toutes, en étant toujours prêt à découvrir une nouvelle paire.

(ANTI)WOKISME

Tenter de voir autrement

Édito :
Un sujet inabordable

2



Comment entrer dans un sujet qui déchaîne autant de fureurs ? Cela semble presque impossible. Nous voulons pourtant essayer, car au milieu des polémiques et des incompréhensions, nous avons un rôle à jouer en tant que mouvement d'éducation populaire.

Woke, wokisme,
un mot qui déchaîne?

3



Wokisme : ce mot a déjà dû vous percuter l'oreille. Depuis quelques années, il s'est répandu comme une traînée de poudre. D'où vient ce mot, et surtout que veut-il dire ? Tentative de décryptage avec le plus grand recul possible.

Dézoom sur des pratiques
qui crispent

6



Écriture inclusive, « non-mixité », « cancel culture », « privilège blanc »... Que signifient ces notions, souvent rangées ensemble sous l'étiquette « woke » ? Est-il possible de porter un regard à la fois compréhensif sur les objectifs profonds de ces pratiques, et critique sur certains de leurs effets ?

Antiwokisme : vrai
combat ou mauvaise foi ?

10



Dans cette interview, Martin Deleixhe, chargé de cours à l'université libre de Bruxelles et spécialisé en histoire des théories politiques, analyse les techniques et les postures déployées par les antiwokistes pour disqualifier les combats émancipateurs.

Radicalité militante et milieux
populaires : le grand écart ?

14



Que peuvent provoquer les nouveaux codes militants auprès de celles et ceux qui ne sont absolument pas familiers de ces pratiques ? Cet article prendra la forme d'un tâtonnement à base d'expérience personnelle et d'une assez mince littérature existante.

Faire mouvement sous les
opinions : éloge du "Voir "

17



Une réflexion sur la polarisation et l'aveuglement possible dans les opinions, pour inviter à jouer un rôle complémentaire, à un autre niveau, dans le cheminement démocratique de la société. Notamment, bien sûr, en ce qui concerne les débats autour dudit « wokisme ».



Prix au n° : 5€

Pour s'abonner

(Contrastes + Fourmière) :

Versez 21€ au compte BE46 7865 7139 3436

des Équipes Populaires, avec la mention :

"Abonnement à Contrastes"

+ votre nom